

Enjeux autochtones

Une femme: deux origines, un combat

ISABELLE NEVEU

À la fois d'origine abénaquise et québécoise, Annie O'Bomsawin-Bégin a grandi au Québec, tout en côtoyant la communauté autochtone dont elle fait partie. Aujourd'hui enseignante au Département de philosophie du Cégep de Saint-Jérôme, elle s'intéresse aux différents enjeux autochtones, dont la condition des femmes amérindiennes au Canada. Elle rédige présentement un mémoire de maîtrise sur le féminisme autochtone.

«Je suis d'abord et avant tout Québécoise, mais depuis quelques années je me questionne davantage sur mon identité autochtone», explique Annie O'Bomsawin-Bégin. Depuis qu'elle a commencé à s'informer sur l'histoire des autochtones au Canada et sur les différentes politiques d'assimilation, elle a développé un grand intérêt pour le sujet. «J'ai l'impression d'être le résultat des politiques d'assimilation. Je ne parle pas l'abénaquis et je ne sens pas chez moi l'identité autochtone aussi forte que mon identité québécoise. Je suis plutôt universitaire et je parle d'abord français», confie l'enseignante.

Dans sa recherche, intitulée *Identité, traditions et questions de genre: le cas des peuples autochtones au Canada*, elle aborde les mouvements féministes amérindiens, un sujet sur lequel il existe très peu de documentation et dont la majorité des textes est rédigée en anglais.

Le mouvement féministe autochtone a pris de l'ampleur dans les années 70, alors que des femmes amérindiennes ont décidé de dénoncer le caractère patriarcal de la *Loi sur les Indiens*, qui a été modifiée en 1985. Au départ, cette loi faisait en sorte que, lorsqu'une femme amérindienne se mariait avec un non autochtone, elle perdait son statut. «Elle n'avait alors plus le droit de vivre dans sa communauté, tout

comme ses enfants», renchérit Annie O'Bomsawin-Bégin. Pour les hommes, la situation était différente. En effet, lorsqu'un homme se mariait avec une femme «blanche», non seulement il gardait son statut, mais sa femme l'obtenait également.

Un féminisme controversé

Au cours de ses recherches, Annie O'Bomsawin-Bégin a constaté que les mouvements féministes autochtones font l'objet de plusieurs critiques au sein des différentes communautés amérindiennes. Par exemple, le groupe National Indian Brotherhood, l'association autochtone la plus importante au Canada dans les années 70, s'est opposée aux démarches des femmes autochtones qui désiraient faire modifier la *Loi sur les Indiens*. Le groupe les accusait de participer à la culture coloniale et d'être anti-traditionnels.

«Lorsque l'on parle de féminisme, on parle d'égalité et de droits équivalents entre les hommes et les femmes. Certains autochtones croient que leur peuple n'a jamais vu les choses de cette manière, qu'ils sont plutôt un peuple communautaire et que les questions des droits individuels n'ont jamais fait partie de leurs traditions», souligne l'enseignante.

Dans son mémoire, elle souhaite donc expliquer cette opposition entre, d'une part, le désir de préserver les cultures traditionnelles dans

un contexte de colonisation et d'injustices historiques et, d'autre part, le questionnement des rapports de genre pour améliorer les conditions de vie des femmes autochtones. Annie O'Bomsawin-Bégin croit qu'un féminisme amérindien est pertinent, voire nécessaire, à l'avenir des nations autochtones au Canada. «Ce féminisme pose de bonnes questions, affirme-t-elle. Qui a l'autorité de déterminer ce qui est traditionnel et ce qui ne l'est pas? Pourquoi les femmes autochtones sont-elles surreprésentées en terme de violence au Canada?»

Vers un féminisme «blanc» plus inclusif

Selon Annie O'Bomsawin-Bégin, le féminisme amérindien diffère énormément du féminisme québécois, puisque les luttes se distinguent énormément. «Traditionnellement, le féministe blanc ne se préoccupe pas du tout du sort des femmes autochtones... Les besoins et les réalités ne sont pas les mêmes», soutient-elle.

Toutefois, un nouveau pan de réflexion féministe, que l'on nomme l'intersectionnalité, rend l'enseignante plutôt optimiste. Elle explique que, dans ce discours qui est de plus en plus présent, «Les différentes appartenances sont davantage prises en considération», c'est-à-dire qu'une femme peut faire partie de plusieurs groupes et que ceux-ci peuvent la relier à divers combats. «Ça me donne l'espoir que le féminisme devienne un discours de plus en plus inclusif, dans lequel le discours des femmes autochtones pourrait trouver une place», conclut-elle.



Annie O'Bomsawin-Bégin est vêtue d'un habit traditionnel, dans le cadre d'un Pow Wow.

Photo courtoisie

Rappelons que la situation des femmes amérindiennes au Canada est inquiétante. Dans un rapport de la GRC, publié en 2014 et intitulé *Femmes autochtones disparues et assassinées*: un aperçu opérationnel national, on y apprend que les femmes autochtones sont surreprésentées parmi les femmes disparues et assassinées au Canada. En effet, entre 1980 et 2012, il y aurait eu environ 1 180 cas déclarés à la police. Les groupes féministes autochtones dénoncent donc la violence et l'indifférence que subissent ces femmes.

même que les Québécois en aient pris conscience: «Je nous vois aujourd'hui comme jamais prêter l'oreille au discours de l'individualisme et du chacun pour soi, je nous entends chaque jour un peu plus dénigrer les solidarités et les espaces des paroles que nous avons construits. Je pressens leur fragilité...»

Ciné-Club de Prévost

Un nouveau regard sur nos origines

ISABELLE NEVEU

Pour la dernière projection de sa saison hiver-printemps, le Ciné-Club de Prévost a présenté, le 19 juin à la salle Saint-François-Xavier, le long métrage documentaire *L'empreinte*, réalisé par Carole Poliquin et Yvan Dubuc. À la suite du visionnement, une discussion entre le public et les deux réalisateurs a fait de cette soirée un moment privilégié de réflexion et de questionnement sur notre identité québécoise, notre histoire et nos origines.

Dès les premiers instants du documentaire, le spectateur est immergé d'images illustrant la beauté naturelle du territoire québécois. Cours d'eau et forêts sont présentés sous leur meilleur jour. On suit alors Roy Dupuis dans sa réflexion sur l'identité québécoise. Placé dans le rôle d'intervieweur et de narrateur, l'acteur souligne d'entrée de jeu que «ce n'est peut-être pas un hasard si la question de l'identité ressurgit constamment dans [l'histoire des

Québécois], comme si aucune réponse ne les aurait encore satisfaits.»

C'est à partir de ce questionnement qu'on accompagne Roy Dupuis dans sa quête, durant laquelle il rencontre plusieurs intervenants, dont l'historien Denys Delage, l'anthropologue Serge Bouchard, la poétesse innue Joséphine Bacon et la psychanalyste Jacqueline Lanouette. À travers ces échanges, il découvre notamment

comment la rencontre historique entre le peuple québécois et les autochtones a influencé le développement de l'identité du peuple auquel il appartient.

En fait, c'est l'historien Denys Lepège qui met la table à cette réflexion en expliquant qu'il y a eu, lors de la colonisation, une proximité importante entre les Amérindiens et les colons français. «Champlain arrive [en Amérique en 1603] avec un mandat du roi de France, afin de conclure une alliance avec les Montagnais [...] L'établissement des Français ne démarre donc pas par la conquête du territoire ni par des guerres, mais plutôt par des alliances avec les autochtones», explique l'historien. Pour lui, cela représente un trait distinct de l'histoire coloniale de ce

peuple, dont il aurait raison d'être fier plutôt que de l'occulter.

Plusieurs caractéristiques distinguent les Québécois, que ce soit l'importance qu'ils accordent à la collectivité, à l'égalité et à la recherche constante du consensus. Ces caractéristiques seraient-elles un héritage de la culture amérindienne? C'est du moins le message que laisse paraître le documentaire, dans lequel Roy Dupuis conclut que l'état d'esprit des autochtones s'est imprégné en chaque québécois.

Selon l'acteur, cet état d'esprit inspire encore la plupart des choix collectifs de son peuple. Toutefois, il met en garde que le fait que celui-ci pourrait bien disparaître avant



chacun pour soi, je nous entends chaque jour un peu plus dénigrer les solidarités et les espaces des paroles que nous avons construits. Je pressens leur fragilité...»

À cet égard, faut-il que les Québécois refassent une première rencontre avec leurs origines, afin qu'ils prennent conscience que la culture autochtone fait partie de leur identité? Dès lors, cette découverte serait peut-être l'occasion de renouer avec leurs frères et, par le fait même, avec leurs véritables origines.